

# THOMAS BOURQUIN

## Du défaut de méthode dans la spiritualité

Fragment inédit du chapitre VIII de *Bouvard et Pécuchet* de *Gustave Flaubert*

Université de Genève, Atelier d'écriture, Séminaire Guy Poitry, 2009-1010

© Thomas Bourquin

*L'idée de la mort les avait saisis. Ils en causèrent, en revenant.*

*Après tout, elle n'existe pas. On s'en va dans la rosée, dans la brise, dans les étoiles. On devient quelque chose de la sève des arbres, de l'éclat des pierres fines, du plumage des oiseaux. On redonne à la Nature ce qu'elle vous a prêté et le Néant qui est devant nous n'a rien de plus affreux que le Néant qui se trouve derrière.*

*Ils tâchaient de l'imaginer sous la forme d'une nuit intense, d'un trou sans fond, d'un évanouissement continu ; n'importe quoi valait mieux que cette existence monotone, absurde et sans espoir.*

Quelques instants, figés dans un silence, ils méditèrent.

Que devenir ?

Pécuchet trancha. Il fallait faire du néant le principe de toute chose ; et Bouvard crut se souvenir que les orientalistes avaient publié sur la question. Ces hommes, sans doute, avaient beaucoup voyagé ; ils avaient certainement épuisé le sujet.

Barberou, auquel ils demandèrent conseil, leur donna quelques éclaircissements. Un Français, philologue et théosophe, représentant caractéristique de la kabbale chrétienne, avait mis en garde ses lecteurs contre les choses orientales ; les Japonais auraient appris l'existence d'un « homme divinisé », et donc de la Rédemption, par les voies astrales. Portant une croix pour enseigne, et possédant seul le droit à ce signe, Xaca - appelé également Bodh, Budh ou Bouddou - était un dieu incarné à l'épaisse chevelure serrée en boucles et à la peau bronzée.

Bouvard en fut amusé. Il avait là matière, une fois encore, à plaisanter M. Jeufroy sur la question des chrétiens cachés de par le monde.

Pécuchet esquissa un franc sourire.

L'abbé, bien sûr, allait stigmatiser ces cultes où l'on ridiculise les choses les plus sacrées, les monastères, la tonsure, les cloches, les règles horaires, les psalmodies et les prières ; - et, bien entendu, il les sermonnerait hautainement sur un ton paternel, voyant là une vraie confirmation que Xaca, législateur appartenant à la race nègre, n'est pas adoré pour Jésus-Christ supplicié.

Bouvard et Pécuchet riaient, de temps à autre, se frappant les mains sur les cuisses.

« Pauvre diable ! », disaient-ils. « Pauvre diable ! »

La tête leur en tourna, puis se maîtrisant, ils conclurent que le mysticisme religieux devait rester l'apanage des autorités compétentes.

Certains soirs, ils improvisaient une réflexion philosophique sur ces croyants altérés, défaits et oublieux d'eux-mêmes. Accablés par ces vaines causeries, une fureur douloureuse les saisissait ; - et ils fulminaient, un livre à la main, tapant du poing sur la table.

Ces faux frères perdus ! Des imposteurs ! Des brigands ! Leur dieu est funeste ; il proclame l'imminence de la mort du monde, cet espace vide.

La réponse de Barberou semblait claire, pourtant ; ce culte vague, aux contours mal définis n'intéressait ni n'inquiétait guère les Occidentaux.

Bouvard était rassuré ; Pécuchet cessa de s'inquiéter. Et ils se mirent d'accord sur ce qui était peut-être une évidence : le néant, probablement, imbibait ces êtres ; autrement, ils ne pourraient survivre à un anéantissement total du Cosmos.

Bouvard, l'air important, jugea utile de commenter la chose :

- « Je crois, à vrai dire, que le problème est mal posé. Ce n'est pas l'Apocalypse qui effraie le plus ces gens ! Des astrologues, penses-tu ! L'astrologie est l'étude des principes naturels qui guident les étoiles. Crois-moi si je te dis que les Japonais craignent bien plus la disparition de ces systèmes ! Sans ces derniers, ils se retrouveraient dans l'impossibilité de pouvoir pratiquer leur science. Et on les comprend ! Un univers anarchique ! en pagaille ! sans lois ! ne pourrait subsister bien longtemps sans l'aide des savants. »

Pécuchet doutait. L'être conjuguait-il plutôt le néant ?

Cette religion s'était lentement et progressivement acheminée sinon vers une philosophie de l'esprit, du moins vers une doctrine et une pratique de la spiritualité pure ; - et sur l'ordre de Bouvard, l'ancien commis voyageur leur fit parvenir de Paris le *Dictionnaire universel d'histoire et géographie*.

Un résumé leur apprit qu'Eugène Burnouf, savant polyglotte, avait su formuler avec précision des opinions difficiles à saisir du commun des mortels. La destruction passait par le *Nirvâna*, l'anéantissement complet, où a lieu la disparition définitive de l'âme ; - le bien suprême se vivrait dans l'extinction du principe pensant.

Bouvard et Pécuchet prirent des notes ; et tous les soirs, la tête entre les mains, ils s'enfonçaient dans cette lecture.

La vacuité paraissait amener à la plénitude ; - mais le bonheur ne peut être saisi pleinement par un être privé de son essence cognitive.

Bouvard se plaignait de n'y rien comprendre ; - et Pécuchet s'énerma de ce nouveau paradoxe auquel aucun article scientifique sérieux ne voulait s'intéresser.

Quant à l'esprit humain, un commentaire précisait qu'il n'avait guère été observé que dans les races auxquelles nous appartenons nous-mêmes ; - comment comprendre alors les écrits sacrés de l'homme oriental ? Ces textes étaient incomplets, souvent ; les traductions fantaisistes, parfois ; la doctrine interprétée.

Toutefois, publiée dans les *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, une étude d'Hyppolyte Taine consacrée aux cinq ou six mille dissertations de Köppen caractérisait cette philosophie par sa compassion, avant tout, la rapprochant ainsi du christianisme ; - mais les bouddhistes se retrouvaient contraints, ligotés, prisonniers d'un ensemble effrayant de prescriptions et d'interdits, impossibles à observer tous. Les adjurations, le sacrifice, la parole sacrée, pour ces cerveaux exaltés, n'étaient pas une simple sollicitation, mais une force contraignante et souveraine.

Bouvard, dans sa présomption, conclut sur la théorie des deux Bouddhas, introduite par Benjamin Constant, précisant qu'il estimait mal le danger qu'il y avait à embrasser une telle religion.

Pécuchet s'opposait fermement à cet argumentaire : on ne pouvait adorer deux dieux à la fois. D'ailleurs, Bouvard se trompait ; toutes les représentations connues de la divinité étaient strictement identiques.

Ses exhortations ne furent pas écoutées ; Bouvard commanda plusieurs modèles de statue, un seul était disponible à la vente.

Deux semaines plus tard, ils trouvèrent devant leur grille un paquet. C'était le bouddha doré !

Bouvard et Pécuchet le déposèrent dans leur salon, au bord des larmes. Quand le carton fut ouvert, le papier kraft glissa, le bonhomme parut.

Il était couleur de marbre, sans chevelure, sans soulier, le ventre nu, figé dans une posture douloureuse de yogi. Cela ne ressemblait point à un bouddha, mais à une espèce d'aubergiste, fort gras, très lisse et qui souriait en silence.

Bouvard sembla fasciné ; - il reconnaissait les traits familiers de son père, heureux et bienveillant, quittant la table le ventre plein et le cœur léger.

Pécuchet ne parlait pas ; - et ils retournèrent aux écritures. Pour ce qui était de la philologie sanskrite, on l'avait bien découverte au siècle dernier, à partir de textes disséminés en Asie. Ils ne relevèrent aucune trace écrite d'un bouddhisme avant l'adoption du terme par un philosophe allemand vers 1817 ; - mais les détails manquaient.

Bouvard et Pécuchet échangèrent un regard ; - et ils reprirent leur étude.

Que n'avaient-ils connu plus tôt les fameuses traductions de Burnouf, fondateur de la société asiatique et fils de l'illustre Jean-Louis Burnouf, ses travaux sur l'histoire poétique de Krichna en trois volumes, ses mémoires sur les inscriptions cunéiformes, ses fameuses recherches sur le pali et l'avestique ! Son analyse était sans équivoque ; elle laissait place à la circonspection, appelant une étude plus approfondie du sujet. Victor Cousin répondait également à leurs interrogations ; après tout, l'idée d'anéantissement le perturbait lui aussi. Arthur Gobineau, grande figure de l'Université, le suivait dans cette voie.

Le constat s'imposait de lui-même : le Bouddhisme n'étant qu'un culte du néant, un être humain ne pouvait pas le désirer ; - et Pécuchet en vint à mettre en doute l'appartenance des bouddhistes à l'espèce humaine.

Bouvard comprit la métaphore ; il la lui expliqua.

Celui qui choisit de marcher sur le chemin de l'éveil s'élève au-dessus des hommes, s'en distingue et s'en libère. C'est par la pratique constante de l'étude de tous les savoirs que l'on accède à l'état de béatitude ; et eux-mêmes avaient déjà énormément appris.

Après le dîner, où ils mangèrent quelques légumes, Bouvard dit d'une voix fort douce :

- « Je crois deviner qu'il nous faudra renoncer aux plaisirs. »

- « Tu as raison ! Si les enseignements le commandent ! » répondit Pécuchet.

Bouvard tirait une dernière fois sur sa pipe ; - et Pécuchet but l'ultime gorgée d'un excellent vin rouge, qu'il déclara la moins goûteuse de son existence.

Puis, acceptant le défi, ils s'accroupirent devant l'idole, en signe de pénitence.

Tous les récits ne valaient pas l'expérience empirique ; - ils prenaient alors la pose, Bouvard s'efforçant de rentrer son ventre, Pécuchet se plaignant de ne pouvoir croiser les jambes.

Trois fois par jour, ils ânonnaient en silence quelques formules apprises dans un manuel et s'efforçaient d'apercevoir le vide se former dans leur esprit. Pour cela, la méthode était simple : il suffisait d'imaginer la déité dans ses plus infimes détails, les épaules couvertes d'une peau de yak, tenant un rosaire d'une main, une fleur immaculée de l'autre.

Pécuchet accusa Bouvard de tricherie, celui-ci gardait les yeux ouverts.

Un matin, Bouvard n'y tint plus ; Pécuchet, dans un état proche de la transe, récitait des paroles étranges. Ne pouvant se concentrer, il quitta la maison et entreprit de rechercher un lieu plus tranquille.

La lune pâle étalait sa lueur sur une campagne délaissée par les fermiers et les bêtes. On entendait le vent d'avril chanter dans les tuileries ; et sur le perron de l'église reposait tranquillement un vagabond triste, répandu sur le ventre, à la manière d'une grosse vache. C'était Gorgu, évidemment, cuvant l'absinthe qu'offrait parfois Beljambe aux derniers clients.

Bouvard dépassa la pancarte de bienvenue à l'entrée du village, le plus calme, le plus fleuri, le plus ensoleillé de Normandie. Ses pieds faisaient bruissier l'herbe humide ; puis reprenant son souffle, il avisa un figuier d'une forme extravagante qu'un aventurier, ami de l'ancien maire, avait fait planter au centre d'une petite plaine caillouteuse. C'était comme un présage ; d'après les traductions, le Bouddha avait trouvé l'inspiration sous un arbre identique.

Bouvard s'accroupit dans une position proche de celle du vajra, une main reposant dans la paume de l'autre, le dos presque droit. Il était bien décidé à rester là sans bouger, quarante-neuf jours durant.

Le lendemain, à son réveil, il guettait déjà les premiers effets de la méditation sur son cerveau, une sensation terrible de faim dans l'estomac.

Quelquefois, il tirait de sa poche ses notes. Il en étudiait les premières lignes, inspirant plus d'air qu'il ne pouvait en expirer ; - et prenait la pose d'un lama illustre accueillant ses fidèles après l'enseignement.

Ces efforts, à la longue, fatiguaient Bouvard.

Un esprit compatissant lui aurait accordé quelques heures de repos ; - et il demeura couché, ronflant face contre terre, dans une posture qui amusa beaucoup les promeneurs.

Sept longues journées durant, il s'appliqua à respecter les préceptes du « Grand guide », se nourrissant des figues tombées de l'arbre et buvant la rosée du matin qu'il recueillait avec piété.

C'en fut trop ! Le huitième jour vers midi, perdant la raison, il se mit à secouer le figuier pour le délester de la totalité de ses fruits. Une dame, l'ayant vu faire, avait couru chez M. Foureau ; et celui-ci, se réjouissant déjà de pouvoir mettre le voyou aux arrêts, fut déçu, lorsqu'il arriva sur les lieux, de n'y trouver personne.

Bouvard, abattu, était rentré chez lui retrouver son lit, laissant la morosité, l'amertume et ses attentes contrariées guider ses pas.

Abruti par la fatigue, il se trompa de chambre et surprit Pécuchet au milieu d'une cérémonie curieuse. Celui-ci se tenait sur les mains, le haut de son crâne tondu touchant le sol ; et ses pieds, appuyés contre le mur du fond, étaient tendus vers le plafond. Autour de lui, une quantité astronomique de grimoires, manuels et ouvrages s'entassaient, pêle-mêle, sur un large tapis orange et jaune, au centre duquel étaient posés trois photophores nacrés d'où s'échappaient de monstrueuses volutes de fumées résineuses et parfumées. Pécuchet ne cessait de répéter, frénétiquement, inlassablement, une même combinaison de six syllabes, les paupières closes, le front plissé par l'effort. Une telle confusion de signes, de couleurs, d'images éblouissait Bouvard et lui donnait la nausée.

Traître ! Infâme ! Hypocrite ! Le littéralisme allait pourtant à l'encontre des lois du Bouddha. Comment avait-il osé ? D'où sortait toute cette documentation douteuse dont certains titres ne se lisaient même pas en français ?

Pécuchet leva le nez et l'aperçut.

— « Où avais-tu disparu ? » dit-il.

Bouvard balbutia :

— « Rien, rien du tout. »

Et, prenant l'une des revues sur le guéridon :

- « Moi, je n'ai pas perdu mon temps ! »

Pécuchet se tut, mais fixait cet homme, une lueur narquoise dans les yeux. Accusant les méthodes des maîtres spirituels bouddhiques, il s'était abîmé l'intellect des journées entières, s'efforçant de saisir la philosophie des derniers grands penseurs français : Ozanam, l'abbé Bigandet ou Jean-Baptiste-François Obry.

- « Tout cela ne sert à rien ! Les ecclésiastes nous avaient mis en garde, pourtant ; le bouddhisme ne mène nulle part ! »

Bouvard fut pris d'un délire.

Il saccagea la pièce, vidait la bibliothèque à coups de pieds et de mains, arrachant les pages de nombreux volumes qu'il jetait au-dehors. Le soir venu, il enflamma cette montagne de papier et la laissa brûler religieusement.

Pécuchet n'était pas intervenu ; - et il regardait les dernières cendres consumer un exemplaire rare regroupant les premiers travaux d'Ernest Renan.

- « Tu as bien fait, je crois ! » dit-il. « Il fallait tout détruire ! On est Bouddha, quand on est ainsi parvenu à proclamer que rien n'existe, à abdiquer sa propre personnalité, à ne rien rechercher pas même le repos, à voir que tout est vanité, même la loi de Bouddha. »

Bouvard, la bouche ronde, le dévisageait ; une étincelle parut fulgurer dans ses yeux. Une émotion fraternelle le saisit alors et son visage entier s'éclaira d'un large sourire.

Mon Dieu ! L'illumination leur venait, enfin !

Ils s'empoignèrent et s'écrièrent d'une seule et même voix :

« Le zéro n'existe pas ! Tout est quelque chose ! Rien n'est rien ! » - *et ils récapitulèrent leurs besoins inassouvis. Bouvard avait toujours désiré des chevaux, des équipages, les grands crus de Bourgogne, et de belles femmes complaisantes dans une habitation splendide. L'ambition de Pécuchet était le savoir philosophique.*

*Or le plus vaste des problèmes, celui qui contient les autres, peut se résoudre en une minute. Quand donc arriverait-elle ?*

— *Autant tout de suite en finir.*

— *Comme tu voudras, dit Bouvard.*

*Et ils examinèrent la question du suicide.*

©Thomas Bourquin